L'OSSUAIRE GAULOIS DE RIBEMONT-SUR-ANCRE (Somme) PREMIÈRES OBSERVATIONS, PREMIÈRES QUESTIONS

par Jean-Louis CADOUX

La campagne de 1982 sur le sanctuaire gallo-romain de Ribemont-sur-Ancre a été marquée par une découverte assez extraordinaire : celle d'un ossuaire gaulois, datant des époques de La Tène II et La Tène III, où l'on a retrouvé les restes triés d'au moins 200 individus, des humains mélangés avec quelques chevaux (une dizaine), et les vestiges en fer d'une centaine d'armes : épées, fourreaux, lances, boucliers.

Apparu d'abord sous la forme d'un cercle d'ossements d'un diamètre d'env. 5 m, à quelques mètres au s.-e. du temple, au bord d'un fossé qui semble correspondre à l'angle d'un enclos cultuel gaulois, l'ossuaire s'est révélé à la fouille comme un ensemble bien structuré (fig. 1) : autour d'un poteau central, les Gaulois avaient bâti une sorte d'édicule carré, d'1,65 m de côté, orienté parallèlement au fossé, fait d'os longs posés à même le sol, puis montés en couches horizontales, croisées, un peu comme on monte un jeu de construction. Détruit volontairement, l'ossuaire s'est en partie écroulé prenant une forme circulaire autour du carré central.

Cet ossuaire est d'autant plus étrange qu'il se compose de membres triés, inférieurs et supérieurs, avec des bassins et quelques omoplates : il n'y a ni crânes, ni côtes, ni vertèbres. Son interprétation est d'autant plus hasardeuse qu'il s'agit d'un cas unique : est-on en présence d'un transfert de nécropole, d'un trophée, des restes de victimes de sacrifices humains ?

Il reste d'autre part à préciser notre connaissance de l'environnement et son évolution à l'époque gallo-romaine. Où sont les crânes, s'ils sont à Ribemont ? Que signifie le mur gallo-romain précoce qui semble border l'ossuaire ? Quels sont les rapports, s'ils existent, entre le temple, le fossé, la première cour, l'ossuaire ? Y a-t-il d'autres ossuaires ?

Le présent article, rédigé au moment où l'étude, et en particulier celle du mobilier métallique et osseux, ne fait que commencer, devra donc être considéré comme un simple aperçu préliminaire — un état des questions. Une importante équipe pluridisciplinaire est

1 Vue générale de l'ossuaire depuis le sud-ouest.

à l'œuvre¹ : ce n'est pas avant un ou deux ans qu'une publication collective pourra rendre compte de ses résultats.

Le contexte de la découverte est assez connu : il s'agit d'un vaste sanctuaire gallo-romain arasé, situé dans la vallée de l'Ancre, à 23 km au n.-e. d'Amiens. Depuis 1968, l'Université de Picardie y mène des fouilles programmées, à raison d'une campagne chaque été. La méthode suivie, principalement pour l'étude des monuments, est une méthode Wheeler adaptée aux particularités du site : carroyage de 5 m sur 5 m, mais sondages de forme et de surface variables, non jointifs et sélectionnés au vu des indications données par la photographie aérienne. Les fouilles sont rebouchées immédiatement après la fin de chaque campagne et le maximum de surface est laissé vierge, constituant une réserve archéologique pour l'avenir.

Cette méthode nous a permis d'obtenir rapidement² des plans et des datations corrects

1 L'étude de la structure est menée par le GROUPE D'ARCHÉOLOGIE DES ÉTUDIANTS D'AMIENS, en collaboration avec l'équipe de Gournay-sur-Aronde (J.-L. Brunaux), plus spécialement chargée de l'enclos rituel. Les armes sont restaurées et étudiées au Laboratoire de Paléométallurgie de Compiègne (A. Rapin et ses collaborateurs). Les ossements animaux sont étudiés par P. Méniel. Les ossements humains ont fait l'objet d'une étude préliminaire au CENTRE DE RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES DE L'UNIVERSITÉ DE PICARDIE, suivant les directives données par F. Poplin (Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris) pour l'étude ostéologique et V. Kurzawski (Institut de Médecine Légale, Lille) pour la partie anthropologique.

2 Les fouilles du temple ont duré de 1968 à 1970, après deux campagnes menées en 1966 et 1967 par le GROUPE D'ARCHÉOLOGIE DE LA SORBONNE (A. Ferdière). Le théâtre a été fouillé en 3 campagnes (1971-1973), les thermes

pour le temple, construit précocement sous Tibère (15-20 ap. J.-C.) ; le théâtre, construit sous Néron (*circa* 50-60), et profondément remanié dans le dernier tiers du II^e s. ; les thermes, construits sous Trajan (*circa* 110) et volontairement arasés avant 260 au plus tard. Toutes nos campagnes ont fait l'objet de publications régulières³.

Depuis 1979, nos recherches portaient sur les bâtiments annexes du sanctuaire situés à l'Est de la troisième cour⁴. Cette zone se partage entre, à l'o., un grand bâtiment d'habitation en partie sur hypocauste, et, en contrebas à l'e., des cours où abondent des structures évoquant une intense activité artisanale : fosses, cabanes, puits, caves, foyers. La richesse de cette zone, bien conservée grâce à l'alluvionnement, et malgré quelques perturbations apportées par des tranchées de la Grande Guerre, justifiait le projet d'en faire une étude exhaustive. Son extrême complexité (enchevêtrement des structures, qui vont de l'époque d'Auguste à la fin du IV^e s.) obligeait d'envisager une nouvelle méthode de travail, la fouille exhaustive de surfaces étudiées en *open area*.

Avant de commencer ce travail de longue haleine, nous avons tenu à consacrer une campagne, en 1982, à la reprise des recherches aux abords immédiats du temple⁵. Plusieurs indices nous indiquaient que, dans la première cour du sanctuaire, au pied du temple, dans la parcelle S 144, à 150 m au n.-o. de la « zone d'artisanat », nous avions des chances de trouver des niveaux de démolition datables, susceptibles de préciser la chronologie du monument, en particulier celle de son abandon ; et surtout, dans les couches profondes, nous espérions avoir la chance de retrouver les traces des origines gauloises du sanctuaire. La découverte de l'ossuaire a confirmé notre pronostic au-delà de nos espérances.

Le fait que l'ossuaire n'est certainement pas isolé, puisqu'il s'insère dans l'angle n. d'un enclos cultuel gaulois, nous a conduits à changer notre programme de recherches : nous envisageons de consacrer les prochaines campagnes à un examen systématique de l'enclos cultuel et de son contenu.

Pour 1982, le *premier objectif* — étudier les niveaux d'occupation et de démolition, dans la cour au pied du temple, au s.-e. de celui-ci, afin d'en tirer des précisions chronologiques — découlait des observations suivantes : *a*) les photographies aériennes ont toujours montré que, ni dans la première cour, ni à l'extérieur de celle-ci, à l'e., les Gallo-Romains n'ont construit de bâtiments, à la différence de ce qui se passe, plus au s., le long de la seconde cour. Plutôt que la conséquence d'un arasement total, nous avons conclu qu'il y avait là une zone volontairement respectée, où l'on devait donc retrouver un empilement de sols gallo-romains non perturbés par les récupérations ; — *b*) le fait qu'on soit légèrement en contrebas laissait espérer une bonne conservation des stratigraphies, protégées par l'alluvionnement, comme dans la « zone d'artisanat ».

en 2 campagnes (1976-1977). Des fouilles plus difficiles ont été menées sur les bâtiments annexes en 1974-1975, et depuis 1978.

3 — En dernier lieu : D. BAYARD et J.-L. CADOUX, *Les thermes du sanctuaire gallo-romain de Ribemont-sur-Ancre (Somme)* dans *Gallia*, 40, 1982, p. 83-105. — J.-L. CADOUX, *Les fouilles du sanctuaire gallo-romain de Ribemont-sur-Ancre (Somme) : un bilan (1966-1981)*, dans *Revue Archéologique de Picardie*, 1982, p. 136-144. Cet article comporte un compte rendu des fouilles des bâtiments annexes menées depuis 1979.

4 — Plan d'ensemble du sanctuaire, d'après R. AGACHE, dans *Gallia*, 40, 1982, p. 84.

5 — Plan définitif du temple dans : J.-L. CADOUX, *Un sanctuaire gallo-romain isolé : Ribemont-sur-Ancre*, dans *Latomus*, XXXVII, 1978, p. 325-360, planche XVI.

La poursuite du *second objectif* — rechercher les traces des origines gauloises du sanctuaire — était fondée sur les observations et le raisonnement suivants :

A) *Le fossé*. Nous avons, en 1970, constaté, non sans surprise, que le tiers e. de la façade du temple, et le mur de clôture de la première cour qui prolonge ce mur de façade vers l'e., avaient été construits sur un fossé pré-romain remblayé, dans le remblai duquel on avait recreusé la tranchée de fondation gallo-romaine, ce qui est assez aberrant sur le plan technique. Ce fossé avait donc nécessairement un sens particulier, puisque les constructeurs en avaient suivi exactement le tracé, perpendiculaire à l'axe de symétrie principal du site. D'où l'hypothèse que les murs de clôture gallo-romains de la première cour, dans leur ensemble, n'auraient fait que reprendre le tracé d'un enclos cultuel rectangulaire, du type des *Viereckschanzen*, dont la grande longueur serait dans le sens s.-e./n.-o., et dont l'orientation serait à l'origine de l'axe de symétrie du sanctuaire. Effectivement, nous avons retrouvé le fossé sous le double mur (portique?) bordant à l'e. la première cour. Mais si nous avons bien un angle droit qui semble être le coin n. de l'enclos — et dans lequel s'insère l'ossuaire — pourquoi ne retrouve-t-on pas le fossé à l'o., ni sous la façade du temple, ni sous la partie fouillée du mur de clôture située dans le prolongement ? Des photographies aériennes, faites par R. Agache peu après le début des fouilles, entre le 5 et le 10 juillet 1982, montrent pour la première fois que le mur de clôture, ici unique, et non double, se prolonge sur tout le pourtour du temple, à 7 m environ du mur de la galerie (fig. 2). De plus, à l'e. toujours, deux murs allant du temple au mur de clôture compartimentent cette cour latérale, s'ajoutant au mur situé dans le prolongement de la façade du temple, connu par les fouilles. Tous ces murs recouvrent-ils chacun un fossé gaulois ? On aurait alors un enclos compartimenté, comme Bucher Forst en Allemagne, et Condé-sur-Risle dans l'Eure⁶. Du moins, quelles que soient les difficultés de détail, notre hypothèse de départ d'un enclos cultuel gaulois est en train de se vérifier.

B) *Les traces d'une nécropole* ? Dès 1966, dans le niveau d'aplanissement contemporain de la construction du temple, A. Ferdière avait noté la présence de quelques ossements humains éparpillés, fémurs et tibias surtout, et de quelques armes : un *umbo* de La Tène II, quelques fers de lances, des talons de lance un peu plus nombreux⁷. Nous avons, de notre côté, découvert, en 1970, dans le remblai du fossé gaulois, les tessons d'au moins deux poteries déformées par un passage au feu. Elles furent d'abord interprétées comme des ratés de cuisson, mais leur réexamen permet de conclure avec certitude qu'elles ont en fait été déformées en brûlant dans un bûcher⁸. D'où l'hypothèse qu'il devait exister, sous le temple ou à ses abords, une nécropole avec inhumants et incinérants. Inutile de la rechercher sous le temple, où les sondages laissaient croire que tout avait été nivelé. Par contre, la zone non construite aux abords du temple et à l'e. de la première cour était l'endroit tout indiqué pour porter nos recherches.

6 J. HARMAND, *Les Celles*, Paris, 1970, p. 121.

7 J.-L. CADOUX, *op. cit.*, planche XV.

8 J.-L. CADOUX, *Le sanctuaire gallo-romain de Ribemont-sur-Ancre, Somme*, dans *Bull. Soc. Ant. de Picardie*, 1971, planche VII, fig. 18. Nos céramiques sont tout à fait comparables à celles qui ont été retrouvées à Epiais-Rhus (Val-d'Oise).

2 Le temple et la première cour, anomalies de végétation dans le blé, début juillet 1982. (Cliché R. Agache).

La coexistence entre un enclos sacré et une nécropole, aux origines d'un sanctuaire gallo-romain, constituait une hypothèse plausible : à la différence du paganisme gréco-romain, qui isole le sacré de toute souillure au contact des morts, et rejette les nécropoles hors du *pomoerium*, la religion gauloise, comme le christianisme médiéval, s'accommode de la présence des morts sur un lieu de culte. Pour la première fois, A. Grenier en 1943 émet en effet l'hypothèse que certains sanctuaires auraient à leurs origines une tombe héroïque⁹, à laquelle pourrait être associée une nécropole (ainsi au Bac-des-Cars, à Sanxay, avec son « cénotaphe », peut-être à Chassenon, où les deux « temples ronds » seraient plutôt des mausolées, etc.). Notre hypothèse de départ était donc théoriquement justifiée.

L'objectif chronologiquement prioritaire étant de retrouver le fossé gaulois et de reconnaître la stratigraphie de la première cour, nous avons commencé par faire une tranchée exploratoire de 2 m sur 20 m (voir le *plan de situation*, fig. 3), implantée dans les 2 m n. des carrés K 10, K 11, K 12, K 13 et pour le marquage du mobilier, les relevés en général, divisée en Zone 1 à l'o. (K 10 n. et K 11 n. du carroyage général) et Zone 2 à l'e. (K 12 n. et K 13 n. du carroyage général).

Afin de préciser rigoureusement notre position par rapport au temple, et de compléter les fouilles antérieures sur le contrefort s.-e. de la façade du temple, il a été ouvert, à l'o. de L 10,

9 A. GRENIER, *Sanctuaires celtiques et tombe du Héros* dans CRAI, 1943, p. 360-371 ; 1944, p. 221-228.

3 Position du temple, implantation des fouilles et localisation de l'ossuaire. (J.-L. Cadour et J.-L. Collart).

un sondage de 2,50 m sur 5 m, qui constitue la Zone 3. Après la découverte de l'ossuaire, la tranchée a été élargie vers le s. sur une longueur de 6,50 m : cette extension a été appelée Zone 4. Pour la fouille de l'ossuaire, un carroyage métrique a dû être établi dans les Zones 1 et 4.¹⁰ Un dernier sondage, Zone 5, a été fait dans les carrés L-M 11 pour la recherche des angles des murs repérés pendant la fouille. Cette tranchée et ces sondages, implantés, à partir d'un carroyage rigide d'une manière assez libre, au fur et à mesure des découvertes, nous ont donné, sur le plan de la méthode, une entière satisfaction. Cette technique de grande souplesse permet d'échapper aux lourdeurs de la méthode Wheeler pure. Nous avons pu rentabiliser au maximum les 83,75 m² fouillés, en nous limitant à l'essentiel, tout en gardant un nombre de parois à stratigraphier au moins égal à celui qu'aurait donné la méthode Wheeler. Pour le gallo-romain, nous avons eu recours aux techniques habituelles du décapage couche par couche, aux gros outils ou à la truelle selon la nature des couches. La fouille de l'ossuaire posait des problèmes spécifiques : en particulier celui du recours aux méthodes de la fouille préhistorique ; il a donc fallu renforcer l'équipe pour lui donner une dimension pluridisciplinaire.

L'ossuaire est apparu le 10 juillet ; dès que nous avons soupçonné l'importance de la découverte, j'ai fait appel à Claude Masset que son expérience des allées couvertes Seine-Oise-Marne désignait tout particulièrement pour nous conseiller. M. Masset a bien voulu tout de suite répondre à notre appel, venir à Ribemont examiner la structure, et nous avons par la suite travaillé conformément à ses directives.

Deux préhistoriens, Bruno Bréart (Conservateur à la Direction des Antiquités Préhistoriques de Picardie) et Jean-Pierre Fagnart (Archéologue départemental de la Somme) ont participé au déga-

10 A, B, C, D, E du n. au s., à partir de la ligne H/L ; 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 de l'o. à l'e., à partir de la limite o. de la zone 4, les mailles 1, à l'o., étant réduites à 50 cm, du fait que la longueur à quadriller n'était que de 6,50 m.

gement. Nous avons cherché à obtenir une mise en relief maximale des ossements, donnant la préférence à de bonnes conditions pour des relevés photographiques. Un moulage au latex aurait en effet été difficilement réalisable vu les grandes dimensions de l'ossuaire : de plus, il aurait comporté des risques de détérioration pour certains ossements fragiles et aurait considérablement retardé la fouille. Cette solution a donc été écartée.

En même temps qu'avancait le dégagement, des plans manuels ont été effectués au 1/5^e, sous grille quadrillée de 1 m × 1 m, en prévision du numérotage des ossements à l'enlèvement, et afin de situer rigoureusement les armes, qui, vu leur fragilité, étaient enlevées au fur et à mesure, dans la mesure du possible. La faible épaisseur de la couche d'ossements a permis de faire ce relevé pour un seul niveau, sauf dans la partie centrale et la bordure n. de l'ossuaire, où un deuxième, puis un troisième niveau ont fait l'objet d'un plan au moment du démontage.

La couverture photographique verticale a été réalisée par Bruno Bréart dès que le dégagement fut assez avancé pour permettre une bonne lisibilité de l'ossuaire, surtout de la partie centrale où il a fallu fouiller sur trois niveaux d'ossements à la fois pour bien faire apparaître la construction en os longs entrecroisés. Plans et photographies rendent donc possible de remonter en laboratoire tout ou partie de l'ossuaire avec un degré d'exactitude quasiment total.

Le démontage de l'ossuaire, à partir du 18 août, a été entièrement réalisé par une petite équipe conduite par Jean-Louis Brunaux, avec la collaboration de Patrice Méniel, qui a fait les premières observations sur les ossements animaux, et qui procède actuellement à leur étude.

Chaque ossement a été placé dans un sachet individuel, numéroté de 1 à x à l'intérieur de chaque maille d'1 m² (exemple : B 6 120), le numéro étant rapporté sur le plan levé à la main¹¹.

Après la fouille du trou de poteau central de l'ossuaire, l'achèvement de la fouille du fossé, et les derniers relevés stratigraphiques, le rebouchage mécanique a été fait le 17 septembre¹².

L'ossuaire est d'abord apparu, dans notre tranchée de reconnaissance de 2 m × 20 m (Zone 1), comme un amoncellement inorganisé, à pourtour subcirculaire, bordé au n. par une limite assez franche, et ayant vers le s. un profil en cuvette, comme si les ossements avaient été déposés dans une fosse.

Après avoir agrandi le sondage aux dimensions estimées du gisement (Zone 4), nous avons vérifié que l'ensemble avait en effet une forme à peu près circulaire, avec un diamètre moyen compris entre 4 m et 4,50 m, jusqu'à 6 m à 6,50 m si l'on tient compte des ossements éparpillés du côté s.-o., l'alignement de demi-bassins en particulier (fig. 4).

L'ossuaire n'a pris son sens qu'au fur et à mesure de la progression du décapage. Il était scellé sous un niveau de loess d'apparence vierge, assez épais (20 cm à plus de 40 cm par endroits), sur lequel étaient posés directement les sols gallo-romains. La ressemblance de ce remblai avec la couche naturelle en place a failli nous décourager, et nous faire passer à côté de la découverte.

11 Exceptionnellement, plusieurs ossements — connexions de pieds ou de jambes — ont reçu le même numéro ; il se peut, bien entendu, que des recouvrements n'aient pas été reconnus à la fouille, et que le même ossement figure au catalogue sous plusieurs numéros correspondant à chaque fragment — c'est sans doute surtout le cas des bassins, dont beaucoup ont été trouvés très fragmentés ; certains petits ossements ne sont apparus qu'au moment du lavage, par exemple des phalanges de pied ensachées et numérotées avec un tibia fragmenté ; le catalogue fait au démontage n'est donc pas, par la force des choses, le catalogue définitif : il a pour but, avec les plans et les photos, de permettre la reconstitution de l'ossuaire.

12 La campagne s'est poursuivie sans interruption jusqu'à l'enlèvement complet des ossements et des armes. Nous pourrions aisément retirer le remblai et re-nettoyer le niveau de sol de l'ossuaire, pour le fouiller à loisir lors de la prochaine campagne.

4 Plan de l'ossuaire, niveau supérieur avec la localisation d'une partie des armes (plan provisoire), d'après les plans au 1/5 et le relevé photographique de B. Bréart. (B. Foucray et V. Vergne).

Sous ce remblai, les ossements, situés à 1,30 m en moyenne sous la surface du sol, étaient envoyés dans un loess également brun, difficile à distinguer du remblai situé au-dessus. La limite entre les deux couches apparaissait surtout sous la forme de plusieurs petits épandages horizontaux de cendre (diamètre : une cinquantaine de centimètres), éparpillés surtout au s. et à l'e. de l'ossuaire. Il ne s'agit probablement pas de foyers, le loess n'ayant pas été calciné sur place, mais plutôt du déversement de cendres encore chaudes. Ce « niveau d'envoi » des ossements a livré assez de mobilier (ossements consommés de cochons et de moutons, quelques céramiques, deux monnaies gauloises) pour pouvoir être daté des années 50-30 av. J.-C., qui donnent la date de la destruction, peut-être, et en tout cas au moins le *terminus ante quem* de l'ossuaire.

Enfin, au même niveau, nous avons constaté que toute la partie centrale de l'ossuaire était recouverte d'une couche, épaisse de 5 à 10 cm en moyenne, d'esquilles d'ossements brûlés, posés directement sur les ossements, qui partait jusqu'à la bordure s.-e. du tas, formant une bande d'environ 1,50 m dans le sens e.-o., sur environ 3 m dans le sens n.-s. On peut difficilement, il est vrai, donner un plan précis de cette couche dont les bords ne sont pas nets : la couche s'amincit progressivement et se continue par des esquilles éparpillées de moins en moins denses en s'éloignant du centre de l'ossuaire.

Tel qu'il est apparu en fin de décapage, l'ossuaire se présente comme une structure en deux parties : au centre, autour d'un trou de poteau d'un diamètre, en surface, de 30 cm, se trouve une sorte d'« édicule » carré (on ne sait quel nom donner à cette architecture sans précédent), fait d'os longs posés en couches alternées, un peu comme on monte un tas de bois, ou comme on construit un *murus gallicus* (fig. 5). La partie circulaire extérieure n'est, si notre interprétation est bonne, rien d'autre que le résultat de l'écroulement ou de la destruction — car il y a eu peut-être plusieurs modes d'action — de l'« édicule ».

La partie centrale : l'« édicule » carré. Placé à même le sol (loess vierge) au pied de la levée de terre du fossé rituel, il est fait de quatre murets d'os longs posés en couches alternativement perpendiculaires et parallèles aux côtés du carré. Malgré les tassements et les perturbations, on voit assez bien que le niveau le plus profond était orthogonal aux côtés du carré ; le second niveau parallèle ; et ainsi de suite.

L'édicule a un plan carré assez rigoureux : ses côtés — qu'on ne peut mesurer évidemment avec une exactitude absolue — ont une longueur comprise entre 1,55 m et 1,60 m de long. On peut l'inscrire dans un carré parfait d'environ 1,65 m de côté (fig. 6). Le trou de poteau est situé exactement au centre. Enfin, le carré est orienté vers les s.-e., et il semble bien que son orientation soit exactement celle de l'axe général du site¹³.

Placé au pied de la levée de terre interne du fossé, qui, probablement¹⁴, était surmontée

13 Une vérification a été faite à la boussole, une fois les objets métalliques du sondage retirés — ce qui n'exclut pas cependant des perturbations, car les zones non fouillées assez proches contiennent à coup sûr des objets métalliques, et, de plus, le site est survolé par une ligne à haute tension qui passe à moins de 5 m au s. de l'ossuaire.

14 La coupe faite par J.-L. Brunaux à travers le *vallum*, entre le fossé et l'ossuaire, a fait apparaître un trou de poteau, creusé à partir du sommet de la levée de terre. Il faudra attendre les résultats de la campagne de 1983 pour confirmer l'existence d'une palissade. La comparaison avec Gournay-sur-Aronde irait en ce sens ; il est vrai qu'à Gournay la palissade était au bord du fossé, à l'extérieur de celui-ci. J.-L. CADOUX, « Informations Archéologiques : Picardie », *Gallia*, 39, 1981, p. 273.

5 Photographie verticale de l'ossuaire. (Clichés et montage B. Bréart).

d'une palissade, l'« édicule » a pu facilement recevoir son orientation, sans que ses constructeurs aient eu nécessairement à faire une visée : il suffisait de prendre des mesures à partir du fossé, ou de la palissade. On ne doit donc pas être surpris que l'ossuaire ait la même orientation que, beaucoup plus tard, le sanctuaire gallo-romain. C'est le même fossé, dont l'importance apparaît ici une fois de plus, qui est à l'origine commune de ces orientations¹⁵.

¹⁵ Il est possible, mais pas certain, que cette orientation soit en rapport avec le soleil levant au solstice d'hiver
J.-L. CADOUX et J.-L. MASSY, *Ribemont-sur-Ancre : études*, dans *Revue du Nord*, 1970, p. 509-510, en particulier note 4.

6 La partie centrale de l'ossuaire, vue du nord : base d'une structure à plan carré d'1,60 m de côté, avec, au milieu, un trou de poteau.

Le trou de poteau central est parfaitement rond ; il a une profondeur de 95 cm, un diamètre de 30 cm au sommet, de 20 cm au fond (fig. 7). Le fond était plat, marqué par un niveau de durcissement ferrugineux caractéristique d'un délavage à l'époque postérieure à l'arrachage du poteau. La différence de diamètre entre la base et le sommet du trou s'expliquerait par le fait que le poteau aurait été secoué, ébranlé, avant d'être arraché à la verticale, au moment de la destruction de l'ossuaire. Le poteau n'avait pratiquement pas de calage ; on entrevoit seulement en coupe qu'il a été planté dans une cuvette large d'environ 60 cm, profonde d'à peu près 75 à 80 cm (fig. 8). Le remplissage de cette cuvette, sans mobilier, était fait de loess à peine sali, avec quelques cailloux (silex) un peu moins gros que le poing. A un trou profond de 95 cm peut correspondre un poteau¹⁶ d'une hauteur de l'ordre de 3 m, ou plus, s'il était tenu par une forme quelconque de haubans. Il est vraisemblable que ce poteau constituait l'armature interne de l'« édicule » ; il n'est pas impossible qu'il ait, de surcroît, pu servir de support à quelque chose : objet, au sens large du terme, couverture, etc.

16 Il est difficile d'interpréter cette structure comme autre chose qu'un trou destiné à recevoir un poteau de bois : section parfaitement circulaire du trou, absence de traces de coffrage, aucun dépôt au fond du trou, en dehors du durcissement ferrugineux naturel. Le trou a été retrouvé rempli d'une couche homogène d'esquilles d'ossements brûlés qui y sont tombées immédiatement après l'arrachage du poteau.

7 Le trou de poteau central avec son remplissage d'esquilles.

9 Esquilles d'ossements brûlés en place sur le centre de l'ossuaire et formant une coulée vers le sud-est.

8 Le trou de poteau central en fin de fouille.

Des demi-bassins, dans la moitié o., formaient une sorte de lit entre le poteau et les murets d'os longs ; il n'en restait qu'un seul niveau. Était-ce une sorte de plancher ? Mais pour quel usage dans un espace si restreint ? Sont-ils tombés, en cette position, de l'élévation disparue de l'édicule ? Ou bien y avait-il entre le poteau et les murets une sorte de blocage de demi-bassins posés à plat, dont ce serait le seul vestige en place ?

Les murets d'os longs étaient les mieux conservés sur le côté n., et sur les côtés e. et o. près des angles n.-e. et n.-o. Trois niveaux d'ossements y subsistaient, alors que le côté s., surtout dans sa partie centrale, était lacunaire — cette lacune étant, comme on le verra, sans doute en rapport avec la démolition de l'ossuaire.

La composition de la partie centrale est bien de même nature que celle du cercle d'éboulis : même mélange d'ossements d'humains et de chevaux ; présence d'armes de la même manière et dans les mêmes proportions, présence aussi de quelques tessons.

La partie circulaire externe. C'est surtout à l'o. et au s. que le tas a une forme clairement subcirculaire ; au n. et à l'e., le bord du tas devient presque rectiligne, tout juste légèrement incurvé. A l'o. et au s., ossements et armes sont franchement éparpillés, avec

même, hors des limites du cercle, une couronne de fragments de demi-bassins. On ne trouve là qu'un seul niveau d'ossements. Au n. et à l'e., en revanche, les ossements et les armes sont beaucoup moins étalés et entassés sur 2 à 3 niveaux, comme les vestiges de la partie centrale construite.

Indubitablement, ce tas subcirculaire n'est rien d'autre que le résultat de l'éboulement de l'élévation de l'«édicule central». Au n. et à l'e., l'entassement est plus grand, du fait que la pente de la levée de terre du fossé a empêché les ossements de s'étaler davantage, encore qu'on puisse aussi soutenir l'hypothèse que les ossements aient été déposés là par brassées : on croit reconnaître de ces brassées dans les mailles A 4 et A 6. Au s. et à l'o. par contre, on constate le résultat d'un écroulement naturel, conséquence vraisemblable de l'arrachage du poteau central. L'éparpillement des bassins, et aussi du bloc de grès au s.-o., pourrait indiquer que ces ossements proviennent du sommet de l'édicule.

On observe enfin deux lacunes. L'une est relative, à la fois dans le muret s.-e. de l'«édicule» et dans son prolongement jusqu'au bord du tas, là précisément où ont été déversées les esquilles d'ossements brûlés. Deux hypothèses peuvent rendre compte de cette lacune : — 1) il n'y aurait pas eu de muret du côté s.-e., et l'ossuaire aurait été ouvert vers l'extérieur, dans la direction de l'axe de symétrie du site. Son plan aurait préfiguré celui qu'allait recevoir, trois siècles plus tard, le «sanctuaire de remplacement» qui succède, à l'époque flavienne, au premier état du temple¹⁷. Mais dans cette hypothèse, l'élévation de l'ossuaire aurait été singulièrement limitée, ou fragile. Et comment rendre compte des alignements partiels d'ossements qui semblent bien constituer les vestiges du muret s.-e. près des murets s.-o. et n.-e.? — 2) le muret aurait été démoli au moment de la destruction de l'ossuaire, qui semble s'être faite depuis le s.-e., en commençant par arracher le poteau central. C'est en traînant le poteau vers le s.-e. qu'on aurait créé la lacune.

La seconde lacune, à l'o. de l'«édicule», est plus difficile à expliquer. On a l'impression qu'il y aurait eu quelque chose posée contre l'«édicule», qui aurait fait ricocher les ossements. Nous pourrions supposer, par exemple, que des boucliers étaient placés debout à cet endroit le long du muret ; cette hypothèse n'est pas gratuite : plusieurs *umbos* ont été retrouvés avec leur manipule ; des clous ont été découverts éparpillés dans la partie centrale de l'ossuaire. Il y a donc eu au moins plusieurs (peut-être 2 ou 3, ou plus) boucliers entiers, ou du moins non détruits, en rapport avec l'ossuaire. Évidemment, d'autres explications à cette lacune peuvent être imaginées.

Les esquilles d'ossements brûlés. On a vu leur position dans l'ossuaire : dans le trou de poteau central, sur les ruines de l'édicule (où elles formaient une couche compacte épaisse par endroits de 10 cm, pénétrant dans les ossements de la construction), et formant une bande de moins en moins épaisse jusqu'à la bordure s.-e. du tas ; on retrouve des esquilles, de plus en plus clairsemées, jusqu'au bord du cercle, et jusque dans le remblai du fossé (fig. 9). Nous avons recueilli au total un minimum de 150 litres d'esquilles¹⁸.

17 J.-L. CADOUX, art. cité, dans *Latomus*, 1978, p. 345-346, et plan du temple, pl. XVI.

18 Toutes n'ont pas été lavées ; le procédé de lavage adopté est le suivant : recueillies maille par maille avec leur enrobage de loess, les esquilles sont mises à tremper dans l'eau, malaxées, et l'on fait autant de ringages que

La granulométrie moyenne des esquilles est de l'ordre de 2 à 4 cm ; les très petites esquilles (à partir d'1 mm) sont les moins nombreuses ; les fragments les plus mal brûlés vont, par transitions, d'esquilles d'os longs de 4 ou 5 cm, à des fragments d'épiphyes, et jusqu'à des têtes de fémur entières (fig. 10). Le degré de combustion est très variable : esquilles blanchies craquelées, rouge-orangé, entièrement noircies, ou brunies avec parties noircies, fragments d'os non brûlés avec parties noircies. Parmi ces derniers, on observe assez souvent des traces de noir sur la tranche en corps spongieux d'épiphyes qui sont donc passées au feu déjà brisées. Dans au moins un cas, le coup de feu est porté sur une cassure nette, comme si l'on avait débité les ossements avant de les passer au feu.

10 Échantillon d'esquilles brûlées.

Un premier examen par F. Poplin n'a permis de reconnaître, dans les esquilles, que des fragments homologues à ceux des ossements de la partie non brûlée de l'ossuaire : uniquement des os longs d'hommes et de chevaux. Il ne peut en aucun cas s'agir d'incinérations « normales » récupérées : l'absence de dents est, à cet égard, un indice probant. Les esquilles constituent bien une partie de l'ossuaire, faite d'ossements appartenant au même ensemble, et qui ont été plus ou moins brûlés.

Peut-on, à partir de ces éléments, tenter de restituer l'élévation de l'ossuaire? En fait, trop d'inconnues subsistent, et nous en sommes pour l'instant réduits à une multiplicité d'hypothèses.

nécessaire. Ceci a permis de faire ressortir une multitude de petits morceaux de charbon de bois qu'on ne voyait pas à la fouille.

Tout d'abord, il faudrait connaître le nombre exact des ossements qui constituaient la structure d'origine ; nous verrons plus loin les chiffres du premier dénombrement au démontage de l'ossuaire (501 fémurs, 424 tibias, etc.). Or deux inconnues subsistent : 1) il se peut qu'un certain nombre d'ossements aient été retirés et dispersés au moment de la destruction de l'ossuaire. On trouve en effet des ossements et des armes, mobilier résiduel de l'ossuaire, dans les niveaux gallo-romains aux abords du temple. Seule la fouille exhaustive de l'environnement de l'ossuaire nous permettra de nous faire une idée de l'importance de ces « pertes ». 2) Nous hésitons encore, comme on le verra, entre deux possibilités pour interpréter les esquilles d'ossements brûlés : ou bien il s'agit d'une partie de l'ossuaire brûlée au moment de sa destruction, ou bien les esquilles proviennent d'ossements brûlés en même temps que l'on construisait l'ossuaire, et prélevés sur le même lot. Selon que l'on retient l'une ou l'autre hypothèse, le volume construit de l'ossuaire peut varier du simple au double¹⁹.

Si l'on raisonne à partir du plan de l'ossuaire, l'hypothèse la plus simple est de considérer — en admettant qu'il existait quatre murets et non trois — que ceux-ci se poursuivaient en hauteur, construits de la même façon que leur base retrouvée en fouilles. On aboutirait, selon le nombre des ossements, soit à une sorte de cube, soit à un pilier²⁰, si les murets s'élevaient verticalement. Si les murets se rétrécissaient en hauteur, on peut penser à une sorte de pyramide²¹. Le poteau servant d'armature, les demi-bassins servant, peut-être, de calage entre le poteau et les murets (« pavage » de demi-bassins trouvé en place à l'o. du poteau), peut-être aussi de chaînage et de couverture dans la partie en élévation des murets (bassins dispersés sur le pourtour de la partie éboulée), l'ensemble pouvait avoir une certaine solidité.

Il faut, à côté de l'hypothèse d'un pilier, vertical ou pyramidal, envisager une seconde possibilité : si, comme nous l'avons pensé, et comme certains indices commenceraient à le démontrer²², la crémation d'une partie des ossements est bien contemporaine de la construction de l'ossuaire, on serait en présence d'une sorte de « boîte », remplie d'esquilles brûlées, tassées entre le poteau central et les murets, les demi-bassins servant, certainement, de pavage, et peut-être de placage interne et de couverture. La coulée d'esquilles vers le s.-c. correspondrait alors à l'écoulement du contenu de l'ossuaire au moment de sa destruction par arrachage du poteau.

Une dernière question ne peut être résolue dans l'état actuel de nos recherches : celle de la protection de l'ossuaire contre les intempéries. Elle existait nécessairement, puisque, comme nous le verrons, l'ossuaire a dû durer plus d'un siècle. La reprise prochaine de la fouille du niveau de sol de l'ossuaire et de ses abords montrera peut-être qu'il était sous

19 Un chiffre minimal, pour la population correspondant aux ossements brûlés, sera donné par les dénombrements de fragments identifiables (têtes de fémurs en particulier). Il est d'ores et déjà vraisemblable que ce chiffre dépassera la centaine d'individus (dont quelques chevaux).

20 La forme architecturale du pilier est attestée chez les Gallo-Romains précoces par le pilier des Nautes à Paris, et le pilier de Mavilly.

21 Les structures de type pyramidal sont attestées dès l'Indépendance : voir par exemple le pilier de Pfalzfeld, J.-J. HART, *Sculptures gauloises*, Paris, 1966, p. 20.

22 En particulier des traces de brûlé sur des ossements bien pris dans la partie conservée de l'édicule.

couvert (trous de piquets? trous de poteaux? Peut-être le poteau central supportait-il une couverture assurant au moins le maintien hors d'eau?) Pour l'instant, nous ne savons rien.

Les ossements. Ce qui frappe le plus, c'est la densité spectaculaire du gisement : même en l'absence de toute structure, les vestiges osseux de quelque 200 à 250 Gaulois représenteraient une trouvaille exceptionnelle. Ce qui frappe aussi, c'est le fait qu'il s'agit d'ossements triés, avec quasi-exclusivement des membres inférieurs et supérieurs. En fait, l'ossuaire n'est pas composé de corps sans têtes, comme les pesanteurs de la tradition inciteraient à le qualifier, mais bien plutôt de membres provenant d'un démembrement de corps.

Il n'est pas encore possible de faire un dénombrement exact des ossements, les restaurations n'étant pas faites. Le catalogue dressé au démontage par J.-L. Brunaux comporte 1952 ossements ou groupes d'ossements en connexion. La répartition est la suivante :

une centaine d'ossements non identifiables ;

114 ossements animaux, principalement issus de pattes postérieures d'équidés, à quoi il faut ajouter une demi-mâchoire de poulain, qui était bien prise dans le niveau inférieur de l'édicule²³. Cela correspondrait à une dizaine de chevaux :

501 fémurs ou fragments de fémurs ;

424 tibias ou fragments ;

246 humérus ou fragments ;

157 (?) demi-bassins ou fragments²⁴ ;

114 péronés ;

une centaine de rotules (90 au catalogue, une dizaine apparues au lavage) ;

62 gros os de pied²⁵ ;

66 phalanges (toujours chiffre minimal). Elles semblent être en majorité des phalanges de pied, mais un premier examen par F. Poplin a permis de reconnaître la présence de phalanges de mains ;

5 omoplates ou fragments. Il faut privilégier une omoplate complète en connexion avec un humérus, bien pris dans le niveau inférieur de l'« édicule » central. La présence d'omoplates ne semble donc pas être aberrante ;

2 vertèbres (peut-être 3), très abîmées ;

2 fragments de côtes, qui ne sont peut-être pas humaines. Là, par contre, il s'agit bien de présences aberrantes.

Bien que le compte fémurs droits/fémurs gauches n'ait pas encore été fait, on voit qu'on peut tabler sur une population minimale d'environ 200 individus, sans doute plus.

Aux connexions observées en fouille s'ajouteront vraisemblablement des connexions reconnues à l'étude. Nous en avons pour l'instant 14 assurées, avec au moins tibia et péroné, et quelquefois rotule et (ou) une partie du pied ; il y a en outre 8 pieds ou parties de pieds en connexion ; peut-être une connexion tibia-fémur ; une connexion omoplate-humérus et

23 En surface de l'ossuaire, plusieurs ossements de cochons et d'ovi-capridés consommés proviennent à coup sûr de la couche supérieure.

24 Ce chiffre constitue un maximum, et sera sans doute considérablement rabaisé après restauration. Les bassins ont été en effet trouvés très éparpillés et fragmentés.

25 Calcanéums et astragales ensemble ; chiffre à augmenter aussi après le lavage.

une jambe de cheval avec la connexion tibia-calcaneum-phalange. Il se peut que le nombre des pieds en connexion dans l'«édicule», avant sa destruction, ait été assez important : beaucoup d'os de pieds isolés se retrouvent parmi les os longs dans les murets de l'«édicule», comme s'ils avaient glissé des parties hautes. Toutes les connexions ont été vues dans l'«édicule» ou dans ses abords immédiats. Incontestablement donc, l'ossuaire n'a pas été construit qu'avec des os décharnés.

Les ossements sont, dans leur grande majorité, solides et bien conservés, sauf des groupements (de peut-être une centaine d'ossements à chaque fois), par exemple dans la maille D 6, d'ossements très corrodés, qui ressemblent aux ossements trouvés habituellement dans les sépultures collectives du «Seine-Oise-Marne». Serait-ce que ces ossements, après la destruction de l'ossuaire, aient été exposés aux intempéries? l'hypothèse tiendrait s'ils étaient répartis uniformément sur les bords du cercle d'éboulis. Ou bien s'agit-il d'ossements incorporés, déjà érodés, dans l'ossuaire?

Parmi les os longs bien conservés, certains sont incomplets (une trentaine actuellement observés), non qu'ils aient été brisés, mais parce qu'ils ont été corrodés à une de leurs extrémités, sans doute par une exposition aux intempéries et au gel. Dépasseaient-ils de terre après le remblaiement de l'ossuaire? Ont-ils subi cette destruction partielle parce qu'ils émergeaient de parties non protégées de l'ossuaire?

La composition sociologique de l'ossuaire reste — avant l'étude anthropologique — une question fondamentale sans réponse. Nos premières impressions sont que nous sommes en présence d'une population de guerriers, jeunes pour la plupart.

Nous n'avons encore aucune idée de la répartition par sexes. Du moins les seules identifications que nous ayons faites sont celles d'une dizaine de bassins à coup sûr masculins. Le mobilier métallique, exclusivement militaire (armes de fer, avec un bracelet de bronze atypique, un simple fil de bronze soudé), nous avait, dès le début de la fouille orientés vers une hypothèse de nécropole militaire. Cela sera-t-il confirmé?

Beaucoup d'os longs sont ceux de sujets jeunes, avec les épiphyses à peine soudées. Leur proportion reste à déterminer. Le plus jeune sujet reconnu aurait de 10 à 12 ans. Les «vieillards» au contraire semblent être très peu nombreux. En majorité, les ossements sont ceux d'individus de grande taille.

Les traces pathologiques existent, mais elles sont rares. Nous avons pour l'instant identifié un «boîteux»²⁶, un «paralysé»²⁷, et deux sujets affligés d'une synostose radius/cubitus, qui, par conséquent, ne pouvaient pas tenir des armes.

Dès le début de la fouille, nous avons été étonnés par le grand nombre des traces de coups portés sur les ossements²⁸ (fig. 11). Ces coups sont de deux types : 1) soit un coup

26 Fémur A6 147. Il a subi une double fracture qui s'est ressoudée sans avoir été véritablement réduite : les trois morceaux de l'os sont restés sensiblement parallèles, enrobés dans un énorme cal. Avec une jambe ainsi raccourcie d'une bonne quinzaine de centimètres, le sujet ne pouvait plus marcher ni monter à cheval.

27 Tibia D6 40. Il est de grande taille, mais très gracie. Le sujet était assez âgé et avait été valide (forte usure des épiphyses) avant de devenir paralysé.

28 Il y en a au moins sur une cinquantaine d'ossements, sans doute plus. Si certains coups en effet sont évidents, d'autres se voient mal au premier examen : ils ont créé une zone de moindre résistance qui a entraîné la cassure de

11 Coup d'épée sur un fémur.

12 Traces de coups multiples sur un fémur en place.

long et profond, porté en biais, certainement un coup d'épée ; plusieurs cas semblables ont été observés sur des fémurs dans le fossé de Gournay-sur-Aronde ; on trouve ces coups à Ribemont surtout sur des fémurs, mais aussi sur des tibias, des humérus, et sur la crête iliaque de deux bassins (où le coup a été porté de haut en bas) ; 2) soit, en majorité, plusieurs coups, plus larges que profonds (1 ou 2 mm de large à la surface de l'os) et moins longs (pas plus de 2 ou 3 cm). Dans certains cas, ce sont 2 ou 3 coups parallèles, distants de quelques cm ; plus souvent, ce sont des coups groupés, jusqu'à 5 ou 6, portés en biais sous des angles différents (fig. 12).

Les premières observations de F. Poplin indiqueraient que certains coups ont été donnés par des épées ébréchées ; il est d'autre part incontestable que des coups ont été portés à l'intérieur des jambes, et « par en-dessous ». Ces coups ayant été assénés avec une grande force, cela implique que le sujet était soit couché, soit pendu par les pieds. Curieusement encore, la majorité des coups s'observe en haut des cuisses, jusqu'au col du fémur. Tout cela évidemment nous oriente vers l'hypothèse d'un rituel ; il est difficile de ne voir là que le reflet normal des activités d'une population normalement belliqueuse.

De nombreuses traces de morsures confirment que les membres ont été exposés avant d'être montés en ossuaire : on observe surtout les petites traces profondes laissées par les dents des rongeurs ; mais dans quelques cas, les traces de dents de canidés sont bien nettes aussi.

Les armes. Les fouilles ont livré 112 armes identifiables, en fer, en majorité complètes, disséminées dans l'ossuaire ou éparpillées dans ses abords immédiats, en particulier dans le remblai du fossé rituel qui à lui seul a livré une dizaine de talons de lances. Il faut ajouter quelques chaînes et des éléments de harnachement, ainsi que deux coutres d'araires²⁹.

l'os soumis aux tassements dans le sol. Les traces de ces « coups sur cassure » sont apparues au lavage, mais elles devront être vérifiées par une étude à la loupe binoculaire, car il peut y avoir confusion avec de simples éclats à l'endroit de la cassure.

²⁹ De même à Gournay-sur-Aronde, des coutres ont été retrouvés parmi les armes.

La répartition des armes est la suivante :

épées : 2. L'une est complète ; la seconde a perdu son extrémité. La soie est courbée près de la cassure : il s'agit d'une destruction volontaire ancienne ;

fourreaux : 3, dont deux complets, l'un « sacrifié » par enroulement sur lui-même (3 spires), l'autre en apparence laissé intact. Le troisième est un fragment de 16 cm de long (entrée de fourreau) ;

umbos : 20 (?), en majorité intacts et complets, avec cependant quelques pièces très fragmentées. Ils ont été trouvés surtout sur le pourtour et dans la partie éboulée de l'ossuaire, ainsi que dans le remblai aux abords (l'un d'eux sous la fondation du mur M 1, à l'e. de l'ossuaire). Plusieurs umbos encore munis de leur manipule, des clous disséminés dans l'ossuaire laissent penser que certaines pièces proviennent de boucliers complets placés dans, sur ou contre l'ossuaire. On n'a guère observé pour l'instant qu'un umbo sûrement déformé (le n° 17) : torsion volontaire, ou écrasement fortuit après la destruction de l'ossuaire ?

fers de lance : 41. Beaucoup sont ébréchés, plusieurs sont tordus dans le sens longitudinal ; l'un d'eux (n° 24), à la périphérie s.-o. du tas d'ossements éboulés, a été retrouvé en deux morceaux posés l'un sur l'autre. Là encore, on doit se demander s'il s'agit d'avatars postérieurs ou antérieurs à l'incorporation des armes dans l'ossuaire ;

talons de lances : 44. Curieusement, on n'en trouve pas beaucoup dans l'ossuaire même : 5 dans le niveau supérieur, 3 dans les niveaux inférieurs. Tout le reste provient des remblais, au-dessus de l'ossuaire et surtout à la périphérie, notamment dans le fossé. Cette anomalie reste à expliquer.

On ne peut évidemment rien conclure après une première étude rapide des armes simplement nettoyées et pas encore restaurées. Deux problèmes se posent (fig. 13 et 14) : 1) ont-elles, comme à Gournay-sur-Arond, été systématiquement sacrifiées ? Peu nombreuses sont celles dont on peut dire actuellement qu'elles l'ont été ; le traitement qu'elles ont subi ne semble pas différent de ce qu'on trouve souvent dans les nécropoles « normales » (fourreau plié, fers de lances tordus) ; 2) c'est essentiellement sur la typologie des armes que repose la datation de l'ossuaire.

Les premières observations d'A. Rapin — fondées surtout sur des comparaisons avec le mobilier de Gournay-sur-Arond — impliqueraient que le lot des armes n'est pas homogène, qu'il n'y a pas de continuité typologique, mais qu'il y a deux groupes : La Tène II (vers 230-200 av. J.-C.) pour la majorité des armes, et fin La Tène III (peu avant, pendant, ou plutôt peu après la Guerre des Gaules), pour le reste, avec un hiatus entre deux. Les armes du deuxième groupe (La Tène III) sont dispersées, à la périphérie de l'ossuaire, et dans le remblai du fossé.

Il est clair que l'étude des armes³⁰, actuellement notre seul fossile directeur pour la chronologie de l'ossuaire, et par conséquent élément fondamental pour une bonne part de son interprétation, apportera des réponses essentielles ; on ne peut rien dire de plus pour le moment.

Le bloc de grès en forme de tête (?). Dernière particularité : à la périphérie o. du tas, près de l'alignement de bassins, nous avons trouvé, planté dans le sol, un bloc de grès rose³¹, qui est très différent des petits morceaux de grès et de silex trouvés disséminés dans tout l'ossuaire. Nous avons été frappés, dès sa mise au jour, par le fait qu'il avait l'aspect

30 Et leur restauration, l'une ne pouvant se faire sans l'autre. Le travail est en cours à l'U.T.C. de Compiègne.

31 Numéro d'inventaire : C3 1.

13 Fer de lance ébréché (sacrifié ? , avant restauration. (Cliché V. Vergne).

14 Fourreau plié, avant restauration.

15 Le bloc de grès, près de l'alignement de bassins, à la périphérie ouest de l'ossuaire.

d'une tête humaine. Il en a aussi les dimensions : la « face » a 17 cm de large, 26,5 cm de haut. En arrière, il se prolonge par une sorte de pédoncule plus étroit³², qui aurait pu permettre une fixation aisée sur un support (fig. 15).

Il s'agit incontestablement d'un bloc naturel, mais il semble bien avoir été choisi pour sa forme particulière ; il porte des traces d'incisions autour des « yeux » et de la « bouche », des traces d'altération à l'air libre sur le côté droit et la face, et les traces d'un passage au feu. Bien qu'aucun gisement de grès en place ne nous soit connu près du sanctuaire, nous savons que les Gallo-Romains ont utilisé régulièrement ce grès rose, soit débité en plaques³³, soit en blocs non travaillés³⁴. Son exploitation est attestée à l'époque de La Tène par les petits morceaux disséminés dans l'ossuaire.

32 Largeur : 10 cm en moyenne ; longueur depuis la « face » : 23 cm.

33 Pavage au bord d'une fosse, zone d'artisanat, fouilles 1980.

34 Rebouchage du puits n° 1, zone d'artisanat, fouilles 1974.

La forme de cette « tête » rappelle assez celle des têtes sculptées du pilier de Pfalzfeld³⁵, du buste de Sainte-Anastasie³⁶, et surtout du « Janus » de Roquepertuse³⁷. On reconnaît en effet un crâne sphérique, une face allongée qui se rétrécit à la hauteur des joues et se termine par un menton en galoche, de gros yeux globuleux et une bouche très large.

La position du bloc à la périphérie du tas d'ossements peut être interprétée par le fait qu'il serait tombé d'une partie haute de l'ossuaire. Vu son poids (11,200 kg), son seul support possible, s'il était bien en élévation, aurait été le poteau central. Simples hypothèses, bien entendu, que la nature du document rend forcément aventureuses : là encore, les comparaisons font défaut.

Stratigraphie et chronologie. Si, pour le fossé et sa levée de terre, la coupe stratigraphique apporte de nombreux renseignements, on ne peut pas dire la même chose pour l'ossuaire.

L'ossuaire était placé directement sur le loess naturel, dont la surface, à part des taches d'oxydation, n'offrait pas de particularité discernable. L'ossuaire était à 1,30 m en moyenne sous le niveau du sol actuel, soit à la cote altimétrique normalisée (par rapport au point de base 1982) de 98,30 m. Une différence de niveau d'un peu plus de 0,30 m existait, à la surface de l'ossuaire, entre le rebord n. du tas, du côté du fossé, et le rebord s.-o. Cela tient à deux raisons : --- l'accumulation d'ossements éboulés est plus importante au n. et à l'e. (3 niveaux) qu'à l'o. et au s., où ils sont éparpillés sur un seul niveau ; --- cette différence est accentuée dans les mailles de la série A et dans celles des séries 6-7 par le fait que le niveau du sol, plat ailleurs, commence à se relever, avec la levée de terre du fossé.

Ce niveau de sol de l'ossuaire reste à fouiller. Il n'a donné, au simple décapage, aucune trace de structure : tout se passe comme si l'ossuaire avait été posé en plein air à même le sol.

Ossements et esquilles étaient envoyés dans une couche de loess difficile à distinguer du loess vierge, avec seulement une couleur un peu plus grisâtre. Cette couche d'envolement contenait, au niveau de l'ossuaire, dans sa partie éboulée, deux monnaies gauloises et quelques tessons, datables des années 50-30 av. J.-C. (peut-être 57-30 av. J.-C.) ; éparpillés dans la couche, des ossements d'animaux avec traces de découpe (cochons, ovi-capridés), des talons de lances, qui proviennent selon toute vraisemblance du niveau supérieur. A une quinzaine de centimètres au-dessus de l'ossuaire, la couche d'envolement était recouverte par un niveau de piétinement (avec granules de craie), repéré d'une manière discontinue, avec des ossements d'animaux consommés, et une série de petits épandages de cendres, dont il a été question *supra*. Enfin une nouvelle couche de loess, assez épaisse (jusqu'à 50-60 cm), presque sans mobilier, sauf un peu de mobilier résiduel de l'ossuaire : elle semble correspondre au rebouchage définitif, à la fois de l'ossuaire et du fossé, par l'étalement de la levée de terre.

35 J.-J. HATT, *Sculptures gauloises*, fig. 4 ; V. KRUTA, *Les Celles*, fig. 9.

36 J.-J. HATT, *ibid.*, pl. I d.

37 J.-J. HATT, pl. I e, V. KRUTA, *ibid.*, fig. 64.

On trouve au-dessus la succession des sols gallo-romains, dont la chronologie n'a pas encore été établie avec précision, avec la même séquence au-dessus du fossé.

Les chronomètres dont nous disposons sont donc les suivants :

les *ossements*, qui pourraient faire l'objet de datations au C 14. Mais nous hésitons, pour le moment, à sacrifier plusieurs kilogrammes de matière sèche, la précision escomptée ne dépassant pas ± 60 ans, pour au moins une dizaine de mesures ;

les *armes* nous donnent un *terminus post quem* assez précis : celles du premier groupe, de loin les plus nombreuses, sont d'après A. Rapin bien groupées, dans les années 230-200 av. J.-C., celles du deuxième groupe (en particulier un fragment de fourreau caractéristique), rares et disséminées dans la couche d'envoyement de l'ossuaire et du fossé, datent de la Guerre des Gaules ou peu après ;

les *monnaies*, à savoir un bronze coulé des Carnutes (?)³⁸, et un bronze frappé des Ambiens à l'état neuf³⁹, sont datables des années 40 av. J.-C.⁴⁰ ;

Cela rejoint, pour donner le *terminus post quem* de la destruction de l'ossuaire, la datation proposée pour certaines *céramiques* : sur une vingtaine de tessons⁴¹, la majorité sont assurément gaulois, mais atypiques — notamment ceux qui sont pris dans la partie construite de l'ossuaire. Dans la partie éboulée, une « bouteille »⁴², peut-être passée au feu, daterait des années 80 av. J.-C. ; enfin et surtout, deux tessons au moins, dont un décoré, nous renvoient aux années 40 av. J.-C.

Voilà les éléments dont nous disposons pour l'instant. On peut déjà, à partir des observations archéologiques, proposer un scénario assez assuré, à quelques variantes près.

Vers le début de l'époque de La Tène II, quelques 300 personnes, sans doute plus, avec au moins une dizaine de chevaux, meurent en un bref espace de temps, peut-être toutes en même temps. Certaines personnes ont reçu des coups (*post mortem*? *ante mortem*? ayant déterminé la mort?), et certains coups ont été donnés conformément à un rituel, par des armes (qui peuvent être ou ne pas être leurs propres armes) dont on retrouvera certaines, sacrifiées, dans l'ossuaire. Les cadavres — au moins une partie d'entre eux — sont ensuite exposés (dans des fosses? à même le sol? posés sur ou accrochés à quelque chose? — en tout cas pas hors de portée des chiens et des rats) ; ils ont alors, selon toute vraisemblance, déjà fait l'objet d'un tri. Nous ne pouvons pas dire si les crânes, séparés ou non des troncs, et les troncs eux-mêmes, ont aussi été exposés.

Les membres sont bientôt récupérés, une partie en est brûlée, et l'ossuaire est construit, dans l'angle d'un enclos rituel, en appui contre sa levée de terre intérieure. L'enclos est au moins contemporain, mais il peut être antérieur à l'ossuaire. La construction reste en place un certain temps, jusqu'à un siècle et demi au plus, apparemment sans adjonctions ni modifications.

38 Scheers 765 = B.N. 6314-6317. D. : tête belge déformée. R. : cheval avançant à droite, un oiseau au-dessus de la croupe.

39 Scheers 363 = B.N. 8403-8404. D. : tête à gauche. R. : cheval à droite, la tête retournée pour lécher (?) une tête humaine de face aux yeux clos, placée au-dessus de l'animal.

40 On sait les problèmes que pose la datation de ces petits bronzes gaulois tardifs, donnés en général comme postérieurs à la Guerre des Gaules. Dans une lettre privée concernant la monnaie Scheers 363 (revers à la tête humaine de face), S. Scheers apporte les précisions suivantes : « Il est possible que (ces monnaies) aient été frappées déjà en 52-51, mais il n'y a aucun élément objectif de datation... Il est fort probable que certaines monnaies de bronze ambiennes remontent encore aux années cinquante, *mais pas au-delà de* — 57 (ici je suis catégorique). »

41 Datations proposées par A. Duval, confirmant et précisant nos propres datations.

42 Même type attesté dans la France de l'Est et en Suisse (renseignement A. Duval).

Avant, pendant ou très peu après la Guerre des Gaules, l'ossuaire est détruit ; les ossements du haut des murets sont peut-être enlevés par brassées ; ensuite le poteau central est ébranlé par des secousses⁴³, il est tiré vers le haut en étant tourné⁴⁴, puis il est ensuite traîné vers le s.-e., ce qui achève la destruction de l'ossuaire. Variante : c'est alors qu'on brûle une partie des ossements, qui sont déversés sur le centre de l'ossuaire. L'ossuaire détruit n'est alors que partiellement remblayé, ou progressivement ennoyé⁴⁵. Le fossé et sa levée de terre restent intacts, même s'ils ne sont plus entretenus.

A partir des années 40 av. J.-C.⁴⁶, on revient sur le site ; on le piétine, on y répand des cendres et les restes de repas, à base surtout de cochons et de moutons ; on procède au rebouchage définitif de l'ossuaire et du fossé en étalant la levée de terre de part et d'autre.

Un mur (augustéen?) est construit le long du fossé, du côté intérieur, avec une orientation différente : on semble avoir oublié le fossé et l'ossuaire. Pourtant, vers la fin du règne d'Auguste ou peu après, l'orientation du fossé, certainement redevenu visible par des tassements, est reprise pour construire par-dessus la façade du temple et le portique bordant la première cour. Garde-t-on le souvenir de l'ossuaire? Il est sûr au moins qu'on ne bâtit pas au-dessus.

Comment interpréter ces données?

Le fait qu'on soit en présence d'un cas unique ne facilite pas les choses. Les seuls rapprochements possibles seraient :

1) le charnier de « corps sans têtes » de Mœuvres, près de Cambrai, au bord du canal du Nord, chez les Nerviens. On n'en sait malheureusement presque rien, car il a été en partie détruit, puis grossièrement exploré par A. Salomon en 1913 ; le seul rapport accessible est un bref compte rendu en trois pages dans le *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 1913, presque mot pour mot repris par J. Déchelette, que le site avait intrigué, dans son *Manuel*⁴⁷. C'était un « charnier », épais de 70 cm, long de 30 m, de 200 corps, « sans aucun crâne »... « malgré les recherches les plus actives », avec des armes et des perles de verre de l'époque de La Tène II. L'interprétation du dépôt comme un charnier fait après une bataille a été aussitôt contestée ;

2) chez les Bellovaques, il y a le sanctuaire de Gournay-sur-Aronde, qui a des parentés de contexte et de chronologie avec Ribemont. Il s'agit d'un dépôt d'armes et d'animaux sacrifiés, mis dans des fosses à exposition, au centre de l'enclos rituel, avant d'être rejetés dans le fossé. On y trouve quelques ossements d'humains peut-être sacrifiés, en tout cas - c'est tout ce qu'on peut dire avec certitude - - décapités ; et des ossements avec des traces de coups d'épée. Cependant, il n'y a pas à Gournay d'ossuaire construit, et les vestiges humains y sont très peu nombreux.

43 Le trou a 20 cm de diamètre à la base, 30 cm en haut.

44 Plusieurs os longs sont alors tombés dans le trou de poteau, contre ses bords, avec une position oblique qui indique un mouvement du poteau en vrille. Ils sont restés dans cette position, noyés dans les esquilles d'ossements brûlés.

45 C'est alors que certains ossements subiraient corrosions et dégâts du gel.

46 Ou plus exactement : 57-30 av. J.-C.

47 J. DECHELETTE, *Manuel*, II, p. 1041.

Par la masse, seul Mœuvres s'approche de Ribemont, mais, à part la décapitation, on n'y reconnaît pas la trace de rites. Gournay et Mœuvres sont à une cinquantaine de kilomètres de distance au s. et au n. de Ribemont ; cela pourrait esquisser un groupe cohérent à l'intérieur de la Gaule Belgique⁴⁸.

Faute de comparaisons suffisantes, il reste à faire appel aux sources littéraires pour susciter des hypothèses d'interprétation. C'est une méthode périlleuse : il faut se garder de la tentation de partir des textes pour en retrouver confirmation sur le terrain. Les textes sont mensongers et orientés : Diodore se plaît à exagérer l'aspect exotique des Gaulois ; César retient surtout ce qui sert à sa propagande de conquérant venu apporter aux Gaulois une civilisation supérieure. Pourtant, s'il y a déformation, il ne peut y avoir invention pure et simple : il y a au pire confusion. On peut donc partir des hypothèses multiples suggérées par les fouilles, et privilégier celles qui coïncident, dans leurs grandes lignes, avec des rites attestés par les sources littéraires. Encore faut-il prendre garde que les textes n'ont pas tout dit. C'est donc avec beaucoup de réserves que nous avancerons quelques hypothèses d'interprétation qui rejoignent des faits connus par les sources littéraires.

Ces hypothèses tournent autour de 3 pôles :

1) *Un ossuaire* construit à partir d'une nécropole, civile ou plutôt militaire. Il y aurait alors deux possibilités :

a) dans un contexte de romanisation précoce du site, on aurait cherché à le purger de la présence impure de cadavres qui risquaient d'offenser la divinité, et on les aurait regroupés dans une zone spéciale. Autant les Gaulois, comme les Chrétiens du Moyen-Age, s'accommodent de la présence des morts en terre sacrée, autant cela répugne aux Gréco-Romains. Les transferts de cimetières pour purifier un site sont bien attestés dans le monde classique⁴⁹. Cette hypothèse présente des difficultés : elle implique une chronologie très basse, non pas pour le matériel osseux et métallique, mais pour l'usage qui en a été fait — et quel curieux hasard que nos Gallo-Romains précoces soient tombés sur une

48 Il faut sans doute écarter le « dépôt » signalé par J. Harmand, dans la circonvallation de César au pied du Mont Rhéa, à Alésia (allusion dans J. HARMAND, *Les Celtes*, p. 120 ; précisions dans *Une campagne césarienne : Alésia*, p. 322 sq.). L'auteur interprète comme un « monceau votif » fait par les cavaliers germains de César l'accumulation d'hommes et de chevaux observée dans le fossé par les fouilleurs de Napoléon III ; il s'agirait d'une sorte de « trophée » barbare. Mais rien n'empêche de maintenir la conclusion faite à l'époque, qu'on serait en présence des morts restés sans sépulture, dans un endroit, limité en surface par les conditions géographiques, où s'est livrée une des plus dures batailles de la Guerre des Gaules. — Par contre, J. Le Gall signale (dans *La Tour de l'Orle d'Or*, Semur-en-Auxois, 1982, n° 1, p. 1) une intéressante découverte, faite vers 1850 par l'Abbé J.-B.-E. Pascal, aux bords du Rabutin : « C'est là qu'en établissant le chemin de fer de Paris à Lyon, on trouva une grande quantité d'ossements, pétrifiés ou calcinés, tant d'hommes que de chevaux ». On n'en sait malheureusement pas plus. Combien de tels dépôts ont pu être dispersés, sans laisser de traces dans la littérature, faute d'avoir été compris ? Il serait à cet égard peut-être utile de faire une recension méthodique des découvertes médiévales de « corps sans tête », interprétés comme des martyrs, et dont il doit bien rester quelques reliques.

49 Dès le VI^e s. av. J.-C., Pisistrate débarrasse Délos des morts dont la présence dans l'île irritait Apollon : HÉRODOTE, I, 64 ; THUCYDIDE, III, 104. C'était d'ailleurs, en fait, une opération politique. Au IV^e s.ap.J.-C., l'Empereur Julien, dans la banlieue d'Antioche, fait évacuer les restes du martyr Babylas qui avaient fait taire l'oracle d'Apollon à Daphné (J. BIDEZ, *Vie de Julien*, Paris, 1930, rééd. 1965, p. 287, d'après JULIEN, *Lettres*, Philostorge et Ammien). Là, en fait, il s'agissait d'une opération anti-chrétienne.

nécropole de La Tène II bien homogène ! Et surtout une chronologie très courte : à peine construit, l'ossuaire serait démoli et remblayé ;

b) sachant que les inhumations sont rares à La Tène II (on trouve peu de tombes, et il s'agit surtout d'incinérations), on peut penser qu'on serait en présence d'une nécropole d'un type particulier, où les morts, plutôt des militaires (amis ou ennemis?), auraient eu le privilège de reposer en terrain consacré, après avoir subi une sorte de « préparation » rituelle. Cette hypothèse serait plausible, mais rien, dans la littérature antique, ne vient l'appuyer.

2) Les *trophées* gaulois sont bien attestés par César et Diodore ; César, *B.G.*, VI, 17, nous dit que « vainqueurs, ils offrent à Mars en sacrifice le butin vivant et entassent le reste en certains endroits. On peut voir, dans bien des cités, en des lieux consacrés, des tertres (*tumulos*) élevés avec ces dépouilles ». Diodore, V, 32 : « Ils se servent de prisonniers pour en faire des victimes en l'honneur des dieux. Certains mettent à mort, avec les hommes, les animaux pris à la guerre, ou les brûlent, ou les exécutent dans toutes sortes de supplices⁵⁰ ». De nombreux autres textes, bien connus, insistent sur le rite de la tête coupée à l'ennemi vaincu, ce que confirment les linteaux de Glanum et de Roquepertuse, et d'autres indices, moins probants mais réels quoiqu'on en ait dit, en Gaule du nord. Cela pourrait éclairer l'ossuaire de Ribemont ; mais à Ribemont, il y a plus, puisque nous n'avons pas le « négatif de corps décapités », mais bien un tri positif par lequel on a sélectionné les membres.

3) On arrive à un troisième groupe d'hypothèses dans un champ controversé, excessivement passionné, mais qu'on ne peut éluder. Les *sacrifices humains* conduits par les druides sont un des poncifs de la littérature gréco-romaine. On sait les réserves émises, depuis la fin du siècle dernier, sur leur réalité. Il y a pourtant des rapprochements possibles avec les observations faites à Ribemont. Dans le sacrifice à Esus, on *démembra*it des victimes attachées à un arbre, comme nous l'indiquent les scholies de Berne sur le célèbre passage de *Pharsale* de Lucain décrivant le bois sacré de Marseille : *Hesus Mars sic placatur : homo in arbore suspenditur usque donec per cruorem membra digesserit*. C'est le seul texte qui rende compte du tri des membres (et des blessures en même temps)⁵¹.

On peut penser que les restes des sacrifiés ne faisaient pas l'objet de n'importe quel traitement, puisqu'ils étaient devenus consacrés. Mais là encore, l'hypothèse fait difficulté :

50 « ...χρῶνται δὲ καὶ τοῖς αἰχμαλώτοις ὡς ἱερείους πρὸς τὰς τῶν θεῶν τιμὰς. τινὲς δ' αὐτῶν καὶ τὰ κατὰ πόλεμον ληφθέντα ζῶα μετὰ τῶν ἀνθρώπων ἀποκτείνουσιν ἢ κατακάζουσιν ἢ τισὶν ἄλλαις τιμωρίαις ἀφανίζουσι », Diodore précise un peu plus haut dans le même passage V, 32, 6 que les condamnés étaient gardés 5 ans avant d'être exécutés (ou « sacrifiés »). Ce passage, comme beaucoup de textes parallèles d'autres auteurs Grecs et Romains, a des chances de dériver de Posidonius d'Apamée. Posidonius est un ethnographe fiable : P.-M. DUVAL, *La Gaule*, dans *Les sources de l'Histoire de France*, Paris, 1971, I, p. 242-243.

51 Les *Commenta Bernensia* sont d'une époque tardive (IV^e s. ap. J.-C. au plus tôt), mais leur auteur pouvait avoir eu connaissance, surtout sur la religion gauloise, d'informations solides perdues pour nous. Il précise la manière dont se faisaient les sacrifices aux trois dieux cités par Lucain : Esus, Teutatès, Taranis. Le sacrifice à Taranis, comme on sait, consistait à brûler les victimes dans des mannequins de paille ou d'osier (ce qui est confirmé par César, etc., et par Tacite pour les Germains). On pourrait émettre l'hypothèse qu'à Ribemont, la crémation de membres déjà séparés des corps constituait une partie du rituel.

pourquoi des chevaux mélangés avec des humains? Pourquoi toutes ces armes? Et il ne faut pas oublier que les traces de coups, à plus forte raison les traces de coups « anormaux », n'ont été observées que sur une minorité de la population de l'ossuaire.

On devra donc conclure sur un point d'interrogation. Un gros travail reste à faire pour préciser, affiner nos hypothèses, éliminer certaines d'entre elles : étude ostéologique, étude anthropologique, étude des armes, recherches sur la répartition des ossements et des armes. Beaucoup aussi reste à faire sur le terrain : les découvertes de notre équipe ont montré, pour la première fois d'une manière aussi spectaculaire, qu'on pouvait, à partir des vestiges gallo-romains, remonter à des réalités gauloises surprenantes et méconnues. Nous ne doutons pas que sous beaucoup des multiples *fana* révélés par les prospections aériennes, des gisements aussi riches que ceux de Ribemont-sur-Ancre et de Gournay-sur-Aronde attendent d'être mis au jour — et probablement aussi, à plus forte raison, dans les couches profondes des grands sanctuaires où les archéologues du siècle dernier se sont contentés de dégager les monuments. Il y a là, assurément, de belles perspectives de recherches⁵².

Jean-Louis CADOUX

52 Nous tenons à remercier tous ceux qui, personnalités ou collectivités, nous ont aidés ou financés dans nos recherches : Sous-direction de l'Archéologie, Université de Picardie, Conseil Général de la Somme, Ville d'Amiens ; les savants qui nous ont conseillés. Nous remercions tout particulièrement les propriétaires et exploitants du site du temple, MM. Prosper et Bernard ARNAULTS, qui ont ouvert de bon gré leur champ de blé à nos ébats.

N.B. Les figures 1, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 14 et 15 sont de l'auteur.